

## TU PEUX M'OUVRIR

Marion Renauld / 22-24 janvier 2015

1.

Quand j'ai demandé pourquoi tu trouvais ça choquant de faire l'amour dans une mosquée, tu as répété que c'était choquant, c'est tout. J'ai encore demandé pourquoi, pour comprendre. Tu as baissé le regard sur tes pieds, hoché un peu la tête, tu as dit C'est choquant parce que ça ne se fait pas, on ne fait pas ça dans une mosquée, une mosquée ce n'est pas fait pour ça. Tu as dit « Il faut faire des ablutions avant d'entrer, et après il faut prier ».

J'ai pensé que c'était exactement ce qu'on devait faire aussi, quand on fait l'amour. Se purifier. Pour communier.

Le principe que tu as donné ressemble à quelque chose d'aussi évident pour toi que la somme de 2 et 2, qui est 4. Mais je ne crois que tu serais choqué si quelqu'un déclarait que c'était 5. Tu dirais que c'est une erreur, qu'il faut savoir compter comme il faut. De la façon appropriée. Parce que toujours ça a été le cas, parce qu'on a décidé que les opérations de l'arithmétique se fonderaient sur cette harmonie des conventions numériques, de sorte que nous pouvons sans trop réfléchir, une fois que nous avons bien appris la leçon, à nonner l'ordre de la suite qui est 1 2 3 4 5 6 7 8 9 et ce qui en découle.

C'est la seule manière de compter dans les règles. Comme la seule manière de respecter la grammaire de la langue est de dire que la négation se compose de deux mots, à savoir « ne », et puis quelque part un peu plus tard, et pas n'importe où, « pas ». La phrase suit alors l'harmonie préétablie des éléments du

système. Mais je ne crois pas que je sois choquée quand tu dis que c'est choquant, *qu'on fait pas ça* dans une mosquée. Nos voix, la grammaire, elles la changent. C'est en fonction des besoins, le flux, le sens, quand ce n'est pas à cause de l'ignorance.

Alors. Un jour deux amants empressés dans les premières secondes de leur tant attendu rendez-vous, allaient bon train se léchant déjà, les lèvres et le cou, et marchant vers un lieu d'où aucun regard ne viendrait entraver leurs ébats, franchirent le seuil d'un cimetière de campagne, poursuivant les caresses, les petits rires complices, mains désorganisées en quête de douceur, nombrils se dévoilant, joues rosies devenant frauduleusement rouges, enfin cherchant l'herbe accueillante et le mur protecteur, les amants balbutiant, se frôlant, se frottant quasiment, et la lune qui là-bas régnait depuis son fauteuil céleste, accessible sans exception, enveloppant ces pierres avec leurs noms auréolés d'un faible scintillement d'argent, pierres du dessous desquelles s'élèveraient pour toujours une montagne de souvenirs et des cris en pagaille, ces morts donc il y avait autour de leur amour, de leur agitation dans le silence perdu, de leurs désirs troubles, excessifs, de ce chaos de chair double et frivole, visant si peu mais tellement puissante, aussi, cette chose commune aux deux amants, à cet instant, comme le souffle d'une étoile juste avant le vide sombre, et de ce choc entre deux matières, avec deux sangs, deux squelettes et une intention, jaillit soudain l'extase, un cliquetis tremblant et languissant, fébrile, fusant léger et gorgé d'infini, à peine s'étiolant, sitôt rempli d'encore. Les morts trouvèrent la chose exquise. Les morts qui s'étaient retenus pendant la vie connurent peut-être des regrets. Il y eut d'autres morts, enfin, pour penser que s'ils avaient su, et si les lignes avaient été moins franches, si les lois n'avaient pas été aussi obtuses et complètement non-négociables, des coussins ils seraient allés là leur déposer fugaces. La lune continuait à briller sous l'effet du soleil, quand s'éclipsaient les deux amants.

Faudrait-il se pencher sur les façons appropriées de faire l'amour ? Ou les usages appropriés de nos cimetières ? Faut-il voir l'insolence et la laideur morale ? Faut-il dire à la lune d'éteindre la lumière ? Faut-il fermer ces lieux où l'on peut être ensemble, parce qu'il y a des horaires, parce que les horaires doivent servir à quelque chose, parce qu'on a détruit les bordels, parce que les gens rien respectent ?

Certainement tu avais l'image du film derrière les yeux quand tu as dit que cette image t'avait choqué, mais moi le film, je ne l'ai pas vu, et alors quand tu as dit qu'on ne fait pas l'amour dans une mosquée, derrière mes yeux sans le vouloir j'ai vu que nous faisons cela, l'amour, sur le parterre mosaïque. J'ai vu qu'il n'y avait personne que toi et moi, je nous ai vus comme ça près de la colonne, j'ai entendu résonner nos soupirs. Pendant ce temps je demandais pourquoi. L'air impassible. L'air un peu surpris et curieux, quand on demande sincèrement, pour savoir.

Bien sûr que c'est la valeur de ce que nous considérons comme sacré qui détermine toutes les autres valeurs. Et notre attention au respect des règles. Pour moi, c'est l'amour qui est sacré. Pas le plaisir. Pas le corps et pas non plus l'esprit. Pas la nature. Pas le nouveau, ni l'ancien, ni la cueillette du jour présent. Et pas non plus les deux amants. Mais le mouvement qui transforme ce qui nous est donné, pour le louer. Ce qui met des auréoles de beauté. Ce qui jette un sort en faveur des accords communs. C'est ce qui est dur qui me cause un choc. Pierre qui tombe. Pensée qui tombe comme un coup de gourdin.

Voudrais-tu faire l'amour avec moi de façon appropriée ?

Nous nous laverons dans le trou naturel creusé par le volcan, nous sentirons longtemps nos corps avec nos nez, nous saurons que la lune est là, nous marcherons tout nus comme au début vers plus loin, le parvis de l'église, le totem au centre de la place, l'autel sous la courbe du plafond, vers cela même

qui est trop grand pour nous et ainsi nous élève, et peut-être ta main dans ma main, ou comme à califourchon sur ton dos, nous entrerons et nous verrons comme ça l'art de l'homme, tous ces bras bien harmonisés ayant jadis œuvré sans ciller pour monter le décor, nous verrons d'où viennent les lumières et la roche brute, les motifs, les préciosités dans les détails, nous dirons des mots et nous finirons par mettre nos doigts à l'ouvrage, bel ouvrage, beaux nous, beau monde, car nous serons bien de cette façon, fabriquant dentelle délicate et sauvage, dentelle de plis et de sueur, de morsures éphémères.

2.

Les dieux jugeront la chose exquise.

3.

Des hommes qui baisent comme des lapins, tout le monde est choqué. Parce que les lapins n'ont pas de valeurs. Ne respectent pas les lignes de démarcation ni les clôtures mêmes qui ne sont qu'énigme obstacle à nier sur la voie parfois compliquée de la survie. Pas de *tao*. Pas de tortue pour faire la course avec, pas de drapeaux, pas de volets, pas de lits, pas de traités érotiques sur l'art de bien faire l'amour entre dame et sir lapins, sir et sir, dame et dame, sir dame sir, dame dame dame dame. Pas de règles, pas de transgression, pas d'interdit et pas d'envie de l'herbe du voisin. Et pas de prière, pas de communion joyeuse, pas de plaisir ni de peine ou à peine, peut-être, un soupçon de bien-être, une douleur vague, pas de folie, pas d'excès, pas de saints, de seins, rien de sain ni malsain. Pas de dessein, pas de visée, pas de conquête, de possession de l'autre, de dépossession de soi, de cœurs brisés de lapins, rien que des cous, et encore, pas brisés par un des leurs. N'ont pas cette chose intime et mystérieuse qu'on décrit

comme les battements d'ailes de mille papillons dans le creux du ventre. Pas de drague, pas de cour à n'en plus pouvoir tenir, pas de petites phrases bien senties, hargneuses ou fragiles, pas de peinture ni de canif pour graver dans le banc, pas de découverte d'un corps étranger qu'on aspire à toucher, pas de liste de positions qui soi-disant font atteindre rideau quand appliquées au bon tempo, pas de tempo, pas de *it*, pas de *pulse*. Seulement la plate nécessité. Pas de rebonds. Les lapins qui bondissent n'ont même pas conscience de bondir. Qu'on les laisse donc en paix fourrager à perdre haleine.

Mais les hommes ne baisent jamais comme des lapins. C'est là que ça devient choquant.

Tu peux me dire que chaque chose doit rester à sa place, parce qu'il n'y a pas que ça à faire et que ce qui est consacré par des usages réglementés appartient à l'arithmétique du théâtre social, que c'est ainsi et qu'il soit donc ainsi. Pourtant, la valse pas toujours si gauche de l'histoire qui avance, des fois, déplace fort heureusement. Ainsi des tambours qui battaient la chamade pour appeler l'ennemi, lui proposer une trêve, un contrat ou une reddition, désormais c'est le cœur qui se lève avec les ailes au ventre. Le drapeau blanc frénétiquement balancé par-dessus la fureur des combats, hélas capables de voiler le bruit des percussions, devint depuis sourire ravageur, mot doux, culotte en coton.

Il faudrait par conséquent ajouter, au moyen d'une mesure immédiate destinée à l'hygiène mentale de tous, et rehaussée d'une prétention à l'art de vivre avec tout le monde, juste avant la porte d'entrée des lieux qui permettent aux hommes de souffler vers le ciel :

Ici vous pouvez fabriquer de l'amour à n'importe quelle heure.

4.

C'est sans raison, ma foi, c'est sans raison, la foi, *and so is love*. C'est avec joie, ma foi, c'est avec joie, la foi, *and so is love*. Si j'ai envie de toi, ma foi, si j'ai envie de croire, c'est comme la rime avec toujours. Et si je ris de toi, ma foi, si je ris de ta foi, c'est drôle aussi, l'amour, et presque ridicule. C'est le point faible et le noyau, la certitude mêlée d'espoir, l'aveuglement choisi et l'illumination, et c'est avec des doutes, ma foi, c'est avec des doutes, la foi, *and so is love*. Et si tu n'es pas dieu, ma foi, si tu n'es rien que toi, si tu dis C'est ainsi, la foi, pourquoi ne pas te croire ?

Si tu dis que tu m'aimes, grands dieux, si tu dis que tu m'aimes, comment ne pas te croire ? Si c'est pas ridicule, l'amour, si c'est pas ridicule, ma foi, parfois ça y ressemble.

Tu sais, ce n'est pas la foi que je remets en cause, mais les expressions autorisées de la foi. Parce que ce n'est pas ton amour qui me pose question, mais les preuves authentiques d'amour. Et puis je me demande : Quand donc l'aimons-nous vraiment, l'autre, le reste, le corps social, pas tout à fait le même et pas vraiment lointain ?

Comme ça, d'une façon fluide et très appropriée, prendre tes testicules, penser à la barbe de dieu et lécher d'un seul coup toutes les blessures des opprimés, de n'importe où dans le monde, de la pointe de ma langue sur ta peau fripée, lentement laisser glisser la salive jusqu'aux lieux trop sensibles, évacuer la tension, chatouiller les zones dangereuses, remédier sans tarder à la sécheresse planétaire, sentir en toi monter la joie de vivre, inviter aux feux d'artifices, inviter ici les rivières de lait et de miel, inviter à monter, inviter à ouvrir.

Parce que ces derniers temps, nous fermons tout. Avec un contrôle visuel quand les portes ne sont pas définitivement closes. Nous vénérons les certitudes et les

protocoles sécurisés. Nous refusons les tremblements, les hésitations, les attirances incontrôlées. L'amour est mort. Vive l'amour. Vive la foi en nous.

Comme ça, d'une façon étonnée et très appropriée, pénétrer en toi comme on trempe le doigt dans la boue d'un rivage inconnu, éternuer de surprise, explorer la terre avec tous nos sens en émoi, curieux, un peu peureux, dépassés, effleurer le mystère. Emprunter la voie sacrée, ce *toa*, toi. Absolument parcourir chaque recoin de ton corps, l'embrasser pour goûter, dévoiler le secret de tes sécrétions, visiter les quartiers laissés en déshérence, rencontrer tout ce qui n'est pas en odeur de sainteté.

Tu sais, ce n'est pas l'amour que je remets en cause, c'est la pauvreté de l'amour. Parce que ce n'est pas la foi qui me pose question, c'est l'attendu de la foi. Et puis je me dis qu'effectivement, on peut aussi baiser sans s'aimer dans le sens puissant et cosmique, où le bas devient le haut et le haut devient le bas et où tout ce qui compte, c'est l'harmonie à bout de souffle. Mais ça ce n'est pas choquant. C'est juste dommage.

Parce que ces derniers temps, nous rabaissons tout. Avec une brute et rigoureuse valeur chiffrée pour être sûr de pouvoir additionner les choses. Nous célébrons les tas et nous cachons les déchets. Nous enfouissons nos hontes et nos rêves. Nous terrassons. La foi est morte. Vive la foi. Vivent nos amours.

Comme ça, d'une façon joueuse et très appropriée, pincer tes deux tétons exactement tel qu'on aurait envie de picorer Jésus, tordu par la faim dans son berceau de paille, de rendre facétieux un univers morose, cet appel généreux du plaisir détournant la douleur, cet affranchissement des limites par les grelots de l'innocence. Voir monter ton désir, voir ton dos se courber dans l'élan soudain, voir le visage de l'enfant qui s'épanouit, accroché au mamelon, et tendre fort alors nos poings vers l'intégralité de la voie lactée, parce que ce serait réussi.

On serait excités rien qu'à l'idée de nous fréquenter encore.

5.

Si tu m'avais dit que ce serait tout à fait la classe de monter choper tirer une meuf où que ce soit, c'est tout à fait possible que je t'aurais choqué – en plein dans le nez.

Ce n'est pas un blasphème, c'est une sottise.

Possible aussi que j'aurais pris ton nez – pour le vivement baiser.

6.

Les liens qui font correspondre un sentiment à une situation ne sont pas aussi évidents que les lois qui ordonnent  $4 \div 2 = 2$ . Ils sont aussi beaucoup plus lâches que les règles de grammaire. Beaucoup plus insaisissables, et en même temps, parfois, beaucoup plus logiques, quand on pense qu'on apprend à réagir comme il faut. On croit qu'on ne peut pas faire autrement, comme si c'était un effet nécessairement résultant de sa cause : outrage rime avec rage. Un choc ne peut provenir que de ce qui n'est pas réfléchi, pierre qui tombe, pensée qui pend, événement subit, et donc subi. Si les sensations peuvent peut-être se rattacher à des faits naturels, nous abritons les sentiments derrière des conventions, pour n'avoir plus à se demander comment répondre à ça.

Les conventions de la langue sont comme les décisions mathématiques : une fois que nous avons choisi de symboliser l'égalité au moyen de ce très utile petit signe qu'on trace en deux traits l'un au-dessous de l'autre, pas trop grands, mais pas minuscules non plus, alors nous savons quelle est la façon appropriée de dire



ce que nous voulons dire, comme une fois que nous avons choisi de mettre en place la concordance des temps, nous savons que nous nous trompons, et nous ne pouvons plus dire : ah ! si j'aurais su...

Mais pour ce qui est des sentiments, en vérité, la logique est absurde.

Pour les moins inventifs et les plus faibles, nous avons produit la bienséance. La bienséance est au cœur humain ce qu'un paradigme est aux sciences. Il s'agit de respecter un cadre commun pour les opérations que nous devons dûment mener.

Parfois cela déborde, et le choc, pour l'esprit, devant un sentiment qu'on trouve un peu étranger, est le même que celui d'un algébriste proche du délire, qui se mettrait à réclamer une racine de moins un. La situation est critique : c'est à l'imaginaire de conforter le tout.

Tu devines que nos histoires ont l'air de déterminer par avance l'éventail de possibilités de nos émotions à venir. Ce que nous recevons de ce qui nous entoure, ce que nous exprimons à partir de ce qu'on nous a livré, ce que nous pourrions donc ressentir, quand la situation se présenterait. Regarde, même le nom des choses et des gens semble parfois jouer le rôle de prophétie, série d'annonces d'oracles fatales, étant entendu que tout le monde connaît le début de la pièce. Car si l'on déclare que la scène se passe ici, maintenant, et dépeint les amours de Mourad et Marie, c'est William qu'on réveille. Tu devines l'odeur de sapins de cette histoire.

Tu crois que tu devines l'odeur de sapins de cette histoire.

Est-ce que ce n'est pas incroyable, ces ordonnances si ancrées dans notre tête, qui posent tout de go la valeur des choses, le sens des états d'âme, le degré d'aberration de nos jugements ! Il faut sans attendre aller creuser vers notre soif de tragédies, délectations pour le scandale et les rapports de force, ou reboucher

le trou qui pourrait accueillir mille et une graines de douceur. Arroser régulièrement, et au lieu d'utiliser des clous pour fixer des mains, envisager leur emploi comme simple tuteur de demain, pour la jeune pousse. Aller bâtir du côté de notre envie de rire.

Moi Mourad, toi Marie, pas besoin d'éléments perturbateurs. Le récit entier de l'humanité est déjà suffisamment sanglant. Il faut être fou pour ne pas en être bouleversé. Nous devrions être fiers d'avoir fait des empires ? Nous devrions être honteux. Nous serions inconscients si nous nous aimions. Nous serions jugés, et jugés encore à toutes les étapes, où habiter, comment communier, pourquoi prier, qui fêter. Alors qu'en vrai, de ça, on s'en fiche pas mal. On le sait qu'on s'en fiche pas mal ! On regarde le grand récit de l'humanité, et maintenant tous ces hommes, et on sait que le bien va triompher, c'est-à-dire l'élégance de nos différences.

Toi Mourad, moi Marie, désirs de corps étrangers.

Imagination féconde, par-delà les uniformes étriqués. Rien que cela, un uniforme qui serait large, dépasse l'entendement. Cependant que dans le royaume des représentations abstraites, de la pensée pure, concave pour bercer, convexe pour projeter, dans cet élan jubilatoire, l'espace, le temps et toutes ces conventions qu'il faudrait appliquer pour mettre des bornes, alors simplement deviennent des éléments porteurs de rêve. Le passage à la réalité prend la forme d'un défi. L'imagination doit respecter une règle, qui est de se connecter et de rester toujours connectée à l'ensemble des imaginations. Car nous pouvons changer les rôles dans l'intrigue. Il faut donc des chocs libérateurs. L'évidence devient l'éveil, et l'on comprend pourquoi, d'une façon vaste et très appropriée, les graines ont besoin d'eau, et les gens des gens.

Pas les mêmes. Chaque homme à sa manière. Mais tous humains pareil.

Et ta façon de baisser le regard sur tes pieds en hochant un peu la tête, ce ton de ta voix disant que ça ne se fait pas, qu'on ne fait pas ça dans une mosquée, qu'une mosquée ce n'est pas fait pour ça, d'une façon peu adroite ces raisons que tu donnes, et cette règle si claire que tu invoques là, qu'il faut y faire des ablutions avant d'entrer, et qu'après tu es dedans et tu pries, c'est une idée que lors, allégée mais concentrée, je peux faire mienne en toutes choses : nous avons besoin d'eau, et d'hommes. Cela puisse-t-il vous plaire.

Et chaque fois, au cœur de l'action, dans le tumulte mouillé de nos vies, les dieux voyagent incognito. Ils peuvent souffler des choses comme par exemple, mes amis, point de brusquerie. On entend, on se regarde, on ajoute en empruntant une mine malicieuse, que sauf dans l'alerte morsure de ton gauche tétou. Sauf pour les enchanteurs capables de faire sortir fissa un lapin d'un terrier avant une avalanche, ou d'un ventre un enfant emmêlé dans son cordon. Et sauf dans l'ignoble règne des faiseurs funestes. Les dieux ne seront jamais contre le sens de la justice quand elle est bafouée.

Et encore ils disent ceci, à Mourad à Marie à vous à nous à toi, déclamant leurs vers des cieux :

Ouvre ton esprit, ton cœur, ton âme, tes entrailles attentionnées, ouvre le monde. Ouvre Shakespeare et annote, que diable, ils disent, déforme les présages, dessine un sourire au crayon rouge sur les images, caresse tous les visages avec ta plume. Ils rassurent le sultan et lui font voir qu'il n'est point besoin de menaces de mort quotidiennes pour apprécier les contes de Shéhérazade, mais seulement d'une sorte de plaisir pris, reçu et donné pour la création. Ils disent :

Ouvrez vos écoles, vos prisons et vos maisons de retraite. Et mélangez délicatement.

Ils croient doux comme verre poli les hommes meilleurs que ce qu'ils sont, et se prédestinent à être. Ils détiennent la grammaire universelle, mus au sein d'un cosmos bien organisé, ils admettent assez volontiers qu'ici nous pouvons être pluriels, sordides ou délicieux. Ils disent que c'est à nous de croire, d'aimer, de souffler un bon coup, de saliver, de convoler, de nous mettre d'accord. L'écho répercuté sur les parois de nos crânes prolonge faiblement leurs rires, et leur désarroi jusqu'à ne plus nous comprendre lorsque nous ricanons.

7.

Pas les mêmes hommes, pas les mêmes chocs, mais les mêmes envies. Ou peut-être les mêmes chocs.

Parce qu'en somme, n'importe où ça me plairait de faire l'amour, mais partout ça me choque qu'on fasse n'importe quoi. Je chie sur le n'importe quoi, Mourad. Je baise l'amour. Je baise tes pieds, n'importe où ça me plairait. Et je laverais le cul de ma grand-mère, avec toute la foi nécessaire.

Pas les mêmes peurs.

Je savoure tes grands yeux, entre ceux des juments et des gazelles, tes cils balançoires, tes cheveux bombés. Mais tes baskets, je les répudie. Je frémis d'une joie future pour la peau tendue de ton altier pénis. Et dans l'intimité de mes fantasmes impavides, je lève mon verre d'eau fraîche à la beauté de nos sexes naïfs.

On ne tiendrait pas le rythme à la radio. Il y aurait chaque jour trop d'actes remarquables. Je crache sur le manque d'estime entre nous.

Les mêmes satanés bonshommes. Angéliquement variés. Bouleversants.

La même adoration du familier, le même dégoût de l'étranger, le même désir de modifier, assimiler, intégrer, la même douleur de la perte, le même contentement pour le rond de la lune, et les oursins stellaires. La même angoisse du temps qui passe, les mêmes contradictions dans le rapport du présent au passé, les mêmes foutus grésillements, le même sursaut devant le corps qui se dégrade, la même frénésie pour les mille tentatives réitérées en vue de dire la vérité, la même condamnation de l'erreur, mais quoi, pas les mêmes lunettes.

Il n'y a jamais eu autant de lunettes produites dans l'univers, et pourtant jamais autant d'aveugles. Jamais autant parlé d'amour, jamais aussi mal. Jamais aussi peu d'amour ? Jamais autant de fidèles ? Jamais autant de grand-mères, d'enfants, d'enchanteurs.

Me réjouis par avance de nos escapades nocturnes, de ces rencontres de hasard tout le long des fleuves suivis, dans toutes les directions du monde. Le même vœu de liberté. Je méprise les cadenas.

Peut-être pas les mêmes serrures. Peut-être pas les mêmes blessures. Je bénirai les clés que nous sommes, qui passeront partout avec n'importe qui.

8.

Et puis j'ai pensé que toi et moi étions différents, qu'on pouvait parler ensemble jusqu'à un certain point, qu'on pouvait beaucoup de choses ensemble, mais que précisément ça provenait de ça, à l'origine, ces séparations, ces dispersions, ces déchirures. Les dieux ont disséminé des écarts entre tout ce qu'on peut considérer comme un, comme toi Mourad, moi Marie, une chaise, un escargot, un épluche-légume, rien qu'une petite cellule toute à elle par rapport à l'autre. En mathématique, la différence est le résultat de la soustraction : si je prends l'un de tes ongles, et que j'ôte le monde entier, il reste ton ongle. Il faut donc

virer la totalité des points communs pour trouver quelque chose qui ne pas le même.

Se purifier.

Pour communier.

9.

Comment se fait-il qu'il arrive un certain point au-delà duquel nous sommes alors capables de nous opposer radicalement ? C'est le point final. Avec lui, plus de questions possibles. Les questions naissent dans la différence, une forme d'ignorance que nous cherchons à combler, et les réponses ne manquent jamais de nous faire accéder à ce qui, une seconde plus tôt, nous était étranger.

Les questions sont des mains tendues.

C'est ainsi que lorsque j'ai demandé pourquoi tu trouvais ça choquant de faire l'amour dans une mosquée, à ton tour tu m'as demandé pourquoi moi je ne trouvais pas ça comme ça. J'ai dit qu'une image précise qui chaque fois traversait mon esprit dans l'allée centrale d'une église, c'était celle de deux corps nus entrelacés sur l'autel, séparés du marbre froid par ce carré du tissu coloré dont les angles tombent en losanges entre les quatre coins. Tu m'as encore demandé pourquoi, pour comprendre. J'ai dit que moi-même je ne le savais pas, que c'était une image qui s'invitait comme ça, que ce n'était pas une envie, ni une obligation, ni même un geste pour s'affirmer dans l'interdit, j'ai dit : peut-être c'est un poème.

Les poèmes sont des bains publics.

Tu as rigolé parce que tu disais que les poèmes étaient faits pour être écoutés, mais pas reniflés. C'est une drôle d'idée, tu as fait. J'ai dit que ça ne faisait pas de mal, que j'aimais donner du spectacle à dieu, au cas où, pour ses beaux yeux. Et aux hommes ? Et aux hommes aussi. Tu as dit qu'il fallait voir au spectacle, parce que forcément. J'ai dit que non, doucement, c'était mieux. Alors on a rigolé. Cela ne fait pas l'histoire, mais l'histoire est bien trop sévère. J'ai demandé, mais je savais déjà, si ça ne te plairait pas, à toi, d'apprendre les différents événements qui ont eu lieu lors de la deuxième hilarité mondiale. Six années ça a duré. Et qu'est-ce qu'on s'en est mis. C'est à cause qu'on avait envie de se connaître, bien à fond, tous, ça n'arrêtait pas de se donner des trucs et de se montrer des choses incroyables, et comme on était chacun si différents, depuis toujours favorisant l'unique, le précieux, le tracé singulier de chaque indivisible, et bien on ne pouvait faire que multiplier nos découvertes. Chaque fois était une première fois. La deuxième hilarité mondiale marqua le summum du partage de bons mots et de gestes allègres.

Les nez rouges sont des préludes au pain quotidien.

Tu peux le rompre.

0.

Tu veux un bout ?